

LA REVUE GAIE DES QUÉBÉCOIS - VINGT-HUITIÈME ANNÉE

RG

DEPUIS 1981

DERRIÈRE LES FLEURS DE MACADAM, IL Y A

LOUIS DIONNE



DERRIÈRE LES FLEURS DE MACADAM, IL Y A

LOUIS DIONNE

C'est déjà la 5e édition de cet événement hors du commun qui anime le Parc de l'Espoir les fins de semaine. Aux yeux des passants, ces fleurs de macadam insolites qui poussent sur le ciment de cette petite place, sont toujours aussi intrigantes. Elles incitent à s'y arrêter et à écouter ce qu'elles ont à nous dire.

Derrière cette démarche artistique multidisciplinaire unique en son genre qu'est la Veille électronique, il y a depuis le début Louis Dionne.

RG l'a rencontré pour vous.



Vous avez fait des films qui ont marqué l'imaginaire, je pense par exemple à Comment vous dirais-je ? Y a-t-il un lien avec votre démarche actuelle ?

LD: C'est le prolongement naturel de ma démarche. Je suis très intuitif et, généralement, quand je suis mon intuition, j'arrive à des résultats que je n'aurais pas imaginés au départ, comme pour *La veille électronique*. J'ai fait ce film sans le savoir. C'était pour moi une expérience d'exploration de ma nouvelle réalité d'homme séropositif. La caméra était l'outil qui allait me permettre de résoudre des questions comme « à qui le dire ? pourquoi ? comment ? »

Était-ce si important ?

LD: À l'époque, la médication commençait à peine, c'était le début de l'AZT. Lorsque j'ai appris que j'étais séropositif, le monde a complètement basculé pour moi. Comme m'a dit un ami à l'époque : « Je me voyais à côté de ma chaise ». Tous les jours, chaque minute, chaque seconde, je pensais à la mort et je me disais : « Je vais mourir ». Je prenais pleinement conscience du fait qu'il y a une fin. Moi, mon corps n'existera plus... C'est extrêmement difficile à concevoir tant qu'on n'est pas mis devant une telle situation. En même temps, j'étais plus heureux que jamais dans ma vie. J'étais libre de mon mental et tout devenait possible. J'ai compris à ce moment-là que je pouvais faire ce qui me plaisait de ma vie, devenir qui je voulais, aller où je le désirais, tout ne dépendait que de moi. Je le crois encore aujourd'hui, mais je constate que je dois me battre tous les jours contre moi-même. Cette liberté s'est révélée à moi comme une grâce qui m'a permis de réaliser mon enfermement. Puis, peu à peu, je suis retourné dans ma cage, mais je sais désormais qu'au-dehors il y a le soleil.

Je n'étais donc pas triste, au contraire ! Par contre, je ne pouvais partager facilement

La veille électronique, c'est quoi au juste ?

LD: Il y a plusieurs façons d'aborder l'œuvre que j'ai intitulée *La veille électronique*. C'est à la fois une installation sculpturale et une activité sociale, ce sont des témoignages sur le VIH, un terrain propice pour dévoiler le fait d'être séropositif, et certains voient cela comme une campagne originale de prévention. Personnellement, je dirais que c'est de l'art citoyen. C'est d'abord une œuvre publique et participative en perpétuelle évolution.

Qu'entendez-vous par « art citoyen » ?

LD: Pour moi, c'est une intervention dans l'espace public, que se réapproprie le citoyen pour exprimer sa créativité, de façon brute et libre. C'est une emprise personnelle sur une

société qui, autrement, cherche à nous déterminer selon des structures qui ne correspondent pas nécessairement à la personne. C'est une façon constructive d'influer sur notre environnement (la société, nos contemporains) à partir de ce que nous ressentons au plus profond de nous. Le processus est bidirectionnel par nature. C'est un exercice d'expression et d'écoute, c'est un échange, une rencontre essentielle avec l'autre.

C'est un reflet de notre société et de l'individu lui-même, par lequel celui-ci peut exprimer son identité et s'écouter, laisser les autres s'exprimer et les écouter. Je travaille beaucoup avec le principe du vidéofeedback. Se voir et voir les autres nous permet une autodétermination plus juste et en synchronisme avec notre environnement.

ENTREVUE

IONNE

cette expérience, ce choc émolif. Le reflet qui m'était généralement offert, à l'annonce de ma séropositivité, était un mélange de tristesse, de peur, de pitié teintée parfois d'un peu de dégoût et, souvent, d'incompréhension. Les gens manquent beaucoup d'écoute. Je me retrouvais très touché par ces réactions et, de prime abord, je voulais me protéger et demeurer centré sur moi, sur mon expérience. Il m'arrivait aussi des moments de désespoir, je me souviens de moment où j'ai pleuré comme jamais dans ma vie, tellement que c'en était bon de me sentir autant, pour une fois.

Comment le dire, à qui le dire ? Chaque fois, je me retrouvais devant ce dilemme : cette relation est-elle suffisamment significative pour que je parle ? Et sinon, je ne pouvais que couper les ponts, du moins momentanément, car tout ce qui m'habitait, c'était cette terrible nouvelle. C'est donc à ce moment-là que j'ai pris la caméra, d'abord pour évaluer l'importance de mes relations, puis pour dire ce qui m'arrivait, le cas échéant.

En rétrospective, je trouve ces enregistrements très précieux, car ils me révèlent énormément à moi-même.

À ma connaissance, vous n'avez pas produit de film depuis une assez longue période. Est-ce parce que vous n'avez plus rien à dire ?

LD: Personnellement, je crois n'avoir jamais eu rien à dire. C'est vrai, j'ai fait ce film, qui a eu un certain succès par son approche, mais il s'agissait d'abord pour moi d'une expérience pour mieux me connaître et mieux m'approcher des autres. J'utilise beaucoup la caméra depuis, mais je diffuse très peu. Pour moi, la caméra est un outil précieux pour explorer, je travaille beaucoup avec la souffrance et je me vois complètement bloqué, devant l'utilisation de ce matériau magnifique, pour créer un produit devant être commercialisé, même dans le réseau artistique. Je n'arrive pas à me contraindre à faire signer des release, à trouver la bonne prise : « Super ! Tu souffres, alors on va faire un bon film ». Je me restreins donc à l'intimité dans le tournage et dans la diffusion.

Est-ce pour cela que les témoignages de La veille électronique ne se retrouvent qu'au Parc de l'Espoir ?

LD: En effet, pour moi le concept d'intimité collective m'est apparu évident. Ce n'est pas une entreprise simple que de parler ouvertement de son expérience de la séropositivité, particulièrement dans un contexte où le VIH est de plus en plus invisible, et de la criminalisation des rapports sexuels. C'est là que s'inscrit mon travail, entre le privé et le public. Ça



me semble de plus en plus difficile pour chacun d'avoir une cohérence entre ces deux aspects de la vie. La question est encore plus aujourd'hui de savoir si on le dit ou pas, et à qui. À qui le dire ? Comment ne pas vivre dans la peur d'être pointé du doigt, dénoncé ? C'est terrible. Le séropositif doit faire le choix du retour au garde-robe ou de vivre ouvertement sa séropositivité dans sa communauté.

Il y a du chemin à faire de part et d'autre, et je crois que plus les séropositifs seront capables de s'identifier comme tels, plus les gens de la communauté seront prêts à les accueillir et à reconnaître que ce problème n'appartient pas seulement aux séropositifs, mais aussi à l'ensemble de la société. Je crois que c'est un mouvement ayant beaucoup de similitudes avec le mouvement gai, comme Stonewall. Le film *Milk* démontre bien ce processus. Ce qui fait la force d'une communauté, c'est d'abord les liens qui se créent entre les individus et le sentiment d'appartenance. C'est aussi le sentiment d'être fiers de ce que nous sommes et notre

propension à soutenir ceux qui se retrouvent autour de nous. C'est de pouvoir défendre des idéaux, pas juste le montrer, mais le faire. Ultime-ment, c'est s'ouvrir à d'autres réalités et essayer de les comprendre, comme nous désirons être compris. La réalité du sida nous offre cette possibilité à toutes et à tous, positifs ou négatifs.

Dans votre résumé de projet, vous parlez également d'art brut. En quoi cette forme d'expression se rapproche-t-elle de votre travail ? N'est-ce pas généralement une forme d'art qui se rapporte à des travaux menés avec des personnes ayant des déficiences intellectuelles ?

LD: Nous sommes tous déficients, chacun à notre façon, peut-être même nous plus encore que ceux que nous mettons dans cette catégorie. La puissance de l'art brut réside dans une expression pure de la personne. Les déficients intellectuels ont une facilité bien supérieure à avoir accès à cette zone de l'esprit humain, mais nous pouvons tous avoir accès à nos zones profondes qui, parfois, se révèlent au gré d'une discussion, d'un regard, comme un *flash* d'une fraction de seconde qui nous révèle qui nous sommes vraiment. Autrement, nous sommes formés pour maîtriser nos impulsions et nous sommes continuellement distraits par l'effervescence de la vie de tous les jours.

Et La veille électronique, comment ça marche ?

LD: *La veille électronique* offre une expérience personnelle sur l'intimité et la communauté. L'activité prend la forme d'une installation visuelle au Parc de l'Espoir. On peut y admirer des sculptures naïves faites de souliers représentant des fleurs géantes. Au cœur de chaque fleur niche un dispositif vidéo offrant de multiples témoignages de personnes de notre communauté. Des gens que l'on peut croiser chaque jour dans la rue, ou ailleurs, sans nécessairement les connaître.



C'est une exposition d'art contemporain multidisciplinaire...

LD: Oui, certainement, mais ce n'est pas tout. C'est aussi un réacteur artistique et social, où non seulement vous pouvez écouter des témoignages, mais également offrir votre propre expression à l'intérieur de cette construction. Sur place, des artistes, des intervenants et des bénévoles sont prêts à recueillir votre témoignage. Ainsi, chaque témoignage s'ajoute au fur et à mesure, dans ce que nous appelons l'infinité collective. Vous êtes l'œuvre !

La veille électronique explore un espace se situant entre le privé et le public. Contrairement à ce qui est d'usage, lorsqu'il est question de médias, ici vous conservez un certain contrôle sur votre parole. C'est le participant qui décide ou non d'ajouter ou de retirer son témoignage dans l'installation. Je crois que l'individu doit récupérer son droit à changer d'idée, si on veut que la société évolue. Dans *La veille électronique*, vous pouvez dire une chose un jour et le contraire le lendemain, parce que vous aurez fait un bout de chemin dans votre réflexion. Si vous retirez votre témoignage, vous conservez votre cohérence dans le présent.

Mais est-ce que ce n'est pas un peu ennuyant, des témoignages ? N'est-ce pas une longue plainte à répétition ?

LD: *La veille électronique* n'est certainement pas le bon endroit pour se plaindre de sa condition. Bien sûr, les interviewers sont à l'écoute de la peine qu'une personne ressent, mais notre objectif est toujours de regarder vers l'avant, vers le positif, vers le possible. De la même manière, nous avons eu très peu de moments où les gens sont tombés dans l'accusation ou le reproche. Nous désirons connaître l'expérience personnelle des participants. L'entrevue se déroule comme une bonne discussion entre amis, sans pression, sans obligation. La conversation suit généralement le cheminement du participant et de l'interviewer, sans recourir

à un questionnaire rigide. La conversation se déroule selon la disponibilité du participant. Une fois l'enregistrement terminé, le participant décide s'il veut ajouter son témoignage aux autres. Il n'est pas obligé et il peut prendre le temps d'y penser.

À quoi bon témoigner, si on ne met pas son témoignage à la disposition des visiteurs ?

LD: Nous pouvons vous assurer par expérience que le simple fait de faire une entrevue, même sans la visionner, donne au participant une occasion privilégiée de faire le point sur sa situation. Les thèmes sont abordés dans un esprit de convivialité et dans le respect du participant, mais l'écoute active et la captation vidéo donnent lieu à des questionnements approfondis qui éclairent le participant. Une caméra qui tourne donne au temps qui passe tout le sacré qui lui revient. C'est ce que je trouve de magique dans mes projets.

Quels sont vos autres projets ?

LD: J'aide multiples projets, mais j'ai l'impression que ça n'avance jamais assez vite. Je me retrouve souvent, faute de ressources, à porter plusieurs chapeaux. Pendant que je coordonne, que je fais de la recherche de commandites, ainsi que des relations de presse, du montage, du graphisme, ma tâche d'artiste n'avance pas vite. Même si j'ai beaucoup d'aide, la nature de mes projets demande beaucoup de ressources, souvent spécialisées.

Je poursuis à temps perdu, selon les occasions, des capsules temporelles personnelles où les gens encapsulent leur réalité actuelle aux fins d'autovisionnement futur. En ce moment, j'ai un fort désir d'appliquer le concept derrière *La veille électronique* pour le thème du suicide, un autre sujet tabou de notre société. Je crois que c'est tout indiqué.

Vous travaillez beaucoup avec l'aspect privé, dans l'intimité des gens. Est-ce que cet espace



est facile à déverrouiller ? Et l'espace public, ça vous intéresse quand même ?

LD: Les gens se livrent à moi spontanément. Généralement, je n'ai pas à les chercher, ils croisent mon chemin et c'est comme si, en me voyant, ils étaient pris d'un besoin de parler. Je ne sais pas, je n'ai rien à voir là-dedans, je crois. Bien sûr, il y a des personnes qui ne veulent pas s'ouvrir, j'avoue même que certains tournages m'ont causé des ennuis. Il ne faut jamais forcer les gens ou les prendre par surprise. J'ai beaucoup appris de mes expériences et j'ai développé mes propres règles de conduite. Tout se fait sur une base de confiance. Ça me surprend chaque fois. Je crois qu'il est plus facile d'établir une véritable communication dans l'intimité de deux personnes. L'aspect public m'intéresse d'une autre façon. C'est l'épreuve de la vérité. C'est en public que nous mentons le plus, pour une foule de raisons. Pourtant, c'est souvent cet espace public qui permet de résoudre les conflits intérieurs. Je n'ai pas besoin de faire un dessin, on n'a qu'à penser à la sortie du garde-robe. Je crois que la transparence, bien qu'elle comporte toujours un certain degré de risque, permet de réconcilier non seulement l'individu avec lui-même, mais également la société avec elle-même. La société est majoritairement composée de bonnes personnes. Parfois, ces gens traînent un préjugé acquis depuis leur enfance, sans trop s'en apercevoir, et il suffit qu'elles le réalisent pour le laisser tomber.

Pour moi, le choix a été très clair, quand j'ai appris ma séropositivité, je ne voulais pas retourner dans un autre garde-robe. Je ne voulais pas non plus être pris en pitié. En réalité, cet épisode de ma vie m'a donné un grand boost, même si ce n'est pas politiquement correct de dire cela. Je ne crois pas qu'il faille attraper le VIH, au contraire, mais pour moi c'était la première fois que j'avais réellement rendez-vous avec la mort.

Je ne crois pas non plus qu'il faille se transformer en pancarte ambulante, mais cela fait partie de mon identité et si je veux être moi-même, je dois me permettre de l'exprimer. Si ça dérange quelqu'un, ce sera à cette personne d'affronter son intolérance et non à moi de me cacher.